

“Revenir ici, c'est empêcher Hitler d'avoir le dernier mot”



C'est un mouvement migratoire qui fait parler: à raison de plusieurs milliers de nouveaux arrivants chaque année, l'afflux d'Israéliens à Berlin n'a jamais été aussi fort. La cause? L'attrait d'une ville “pauvre mais sexy”, le ras-le-bol d'une société israélienne qui “se replie sur elle-même”, mais aussi “l'envie de tordre le cou aux hantises du passé”. Témoignages.

PAR EMMANUELLE EYLES, À BERLIN / PHOTOS: EMMANUELLE EYLES ET JENNIFER OSBORNE

Berlin, quartier de Grünewald, vendredi soir: Mali, jeune quadra arrivée de Tel Aviv, a mis deux bougies à sa fenêtre. Comme il se doit un soir de shabbat. Elle rit nerveusement. “Depuis que je vis à Berlin, je suis devenue de plus en plus attachée à certains rites dont je me fichais avant. En venant ici, je ne trahis pas ce que je suis. Au contraire, j'ai l'impression de renouer avec le passé de ma famille, qui était européenne, de vivre ce qu'aurait pu être leur vie s'ils n'avaient pas été déportés.” À ses côtés, Michael, son mari, émet un sifflement admiratif et raconte: “Ça fait dix ans qu'on prépare notre venue à Berlin. J'ai été le premier de ma famille à demander à mon grand-père ce qui s'était passé pour lui en Allemagne. Nous sommes la troisième génération. Celle qui ose interroger, regarder le passé en face. Nous voulons avancer.”

Michael et Mali, venus avec leurs deux enfants et leur entreprise de jouets, sont à Berlin depuis six mois et ne parlent pas encore l'allemand. Ce soir, ils reçoivent une autre famille, qui vient d'emménager en ville avec ses trois enfants. Les invités arrivent avec un plat de goulasch fumant. Ils se sont rencontrés par le biais d'amis israéliens communs, récemment installés eux aussi. “Nous avons tout un réseau ici,

explique gaiement Sahar, le père de famille. Avec des groupes de rencontres sur les réseaux sociaux, des restos où le houmous est aussi bon qu'à Tel Aviv, des concerts de musique israélienne, un magazine berlinois publié en hébreu, une librairie...” Il enchaîne: “Même si je ne parle pas encore la langue, je me sens ici chez moi. Mes grands-parents vivaient à Berlin, et sans même le vouloir, j'ai atterri dans le quartier même où ils habitaient! Ils sont partis en 1939, mais ont toujours gardé l'Allemagne dans leur cœur, en dépit de ce qui s'est passé. Il y avait 170 000 juifs dans cette ville. Berlin les avait accueillis après les pogroms russes du XIX^e siècle.” La fille de Mali se lève. Elle a 11 ans et va à l'école juive du quartier. D'un air solennel, elle entreprend de rompre le pain sucré de shabbat, appelé “halla”. Le silence se fait. “Elle l'a rapporté de l'école”, explique sa mère. Un peu plus tard, seule dans la cuisine, Mali confie: “Ce n'est pas toujours facile. Il m'arrive de trébucher sur les plaques en laiton vissées sur les pavés devant les maisons d'anciens déportés. Ces



Michael, Mali et leurs enfants.

plaques sont partout: elles portent le nom des victimes et la date de leur déportation. Cela me porte un coup à chaque fois que je les vois. Je me sens mal dans les maisons anciennes, également. Notre appartement a été construit après la guerre, mais je n'aime quand même pas descendre à la cave. Les caves à Berlin ont été des prisons et des pièges pour tant de juifs... Presque toute ma famille a été déportée et décimée. Je pense à eux quand je suis seule, je leur parle dans ma tête. J'espère

qu'ils comprennent que c'est important pour nous d'être ici, de saisir l'opportunité d'une vie plus ouverte.”

La polémique Milky

Bien sûr, Berlin attire pour ce qu'on a appelé en Allemagne “l'effet WM”, celui de la Coupe du monde de football de 2006, qui a fait entrevoir aux jeunes du monde entier une ville tolérante, truffée de bars et de galeries d'art, malgré un taux de chômage qui dépasse les 10%. “Berlin is poor but sexy”, comme

aimait à le déclarer l'ancien maire Klaus Wowereit. Mais pour les Israéliens, il y a aussi quelque chose d'autre. "L'envie de faire un doigt d'honneur à la fascination macabre qu'exerce cette ville sur l'imaginaire juif", analyse Irit Dekel, sociologue israélienne de l'université Humboldt à Berlin. "Vivre ici, pour beaucoup d'entre eux, c'est tordre le cou aux hantises du passé." "Revenir ici, c'est empêcher Hitler d'avoir le dernier mot!", tel est le refrain de cette nouvelle immigration berlinoise. D'après les chiffres fournis par l'ambassade d'Israël à Berlin, l'afflux des Israéliens dans la ville allemande n'a cessé de monter, passant de 15 à 25 000 ces deux dernières années. En quinze ans, l'Allemagne a, en outre, délivré près de 100 000 passeports à des Israéliens, à raison de 3 000 par an, avec une progression constante jusqu'à 7 000 en 2014. Un chiffre qui trouve sa source à l'article 116, alinéa 2 de la constitution allemande érigée après la guerre. "Il y est spécifié que les citoyens allemands qui auraient perdu leur citoyenneté entre le 30 janvier 1933 et le 8 mai 1945 peuvent la retrouver s'ils le désirent, de même que leurs descendants", détaille Tobias Plate, porte-parole du ministère de l'Intérieur. Tal, un jeune designer, témoigne: "Je suis arrivé

à Berlin il y a quelques mois avec mon ami. Nous sommes accueillis comme des pachas et bénéficions de cours d'allemand gratuits tous les jours pendant la première année. C'est une immersion extrêmement riche. Le jour de mon arrivée, je me suis fait aborder par une jeune Iranienne. C'était une première pour moi. Elle m'a demandé: 'C'est vrai qu'Israël veut bombarder l'Iran?' Aujourd'hui nous sommes amis et j'en suis fier."

Parmi les Israéliens vivant à Berlin, "tous les profils sont représentés, reprend Irit Dekel. Il y a les familles qui cherchent plus de sécurité, les couples, lassés de devoir remettre leur projet d'enfant en Israël parce que la vie y est trop chère, les jeunes qui veulent se soustraire aux pressions familiales, les artistes attirés par le caractère marginal de la ville, les étudiants, les homosexuels désavoués parce qu'ils ne fondent pas de famille, les entrepreneurs... Le poids de la société est très présent en Israël. On attend de vous que vous fondiez une famille, ayez beaucoup d'enfants, achetez un logement... Ceux qui arrivent ici ont, en outre, généralement en commun une désapprobation croissante de la politique actuelle d'Israël." Dani, israélien, artiste conceptuel et "fier" que son fils "aille à l'école avec des Turcs et des Palestiniens", fait partie de ceux-là.

Assis dans un vieux bar très Mitteleuropa du quartier de Neukölln, il dit "désapprouver la politique de Netanyahu". L'été dernier, lors de l'opération "Bordure protectrice" menée par l'armée israélienne, Dani a levé 100 000 euros avec 180 artistes locaux pour une association médicale palestinienne. Il ne regrette pas d'être venu à Berlin. "Ici, je parle régulièrement de la Shoah avec les Allemands. Les Allemands ont fait un énorme travail collectif de réflexion sur leur histoire. Au centre-ville, vous avez à moins de cinquante mètres les uns des autres un mémorial à la mémoire des Juifs, un à la mémoire des homosexuels et un pour les Tziganes." Pour autant, l'immigration israélienne à Berlin ne manque pas de faire polémique. En septembre dernier, un jeune Israélien anonyme établi dans la capitale poste une photo sur les réseaux sociaux. Sur le cliché: une crème au chocolat Milky, dessert très prisé en Israël, trois fois moins cher à Berlin qu'à Tel Aviv. Un rapport de un à trois qui se retrouve aussi dans le prix de l'immobilier. Fondateur de la page Facebook Olim Le Berlin - littéralement "monter à Berlin", en référence à l'Alya, l'immigration en Israël - l'internaute exhorte ses compatriotes à faire comme lui. La page, consultée un



Tal, jeune designer et son ami.



Dani, et son combo barbe-casquette de hipster berlinois.



Michael et sa fille ont envie de voir plus loin...

Noa et ses bonshommes en fer barbelé.



La famille a réussi son rebond en Allemagne.

“Berlin est le centre de la création artistique en Europe. Et ici, le mur est tombé alors que chez moi, il est tout neuf” Noa, artiste



Dani aime aussi le vélo.

Tal et son boyfriend préfèrent le vin.

“Il y a dans ce phénomène une volonté de signifier à Israël que l’avenir passe par l’ouverture et non la radicalisation à laquelle on assiste aujourd’hui dans le pays”

Denis Charbit, maître de conférences en sciences politiques et en sociologie à l’université ouverte d’Israël

million de fois en quelques jours, déchaîne les passions. Le coût de la vie est une des préoccupations majeures des Israéliens: une campagne de boycott du fromage frais, dont le prix avait flambé, avait déjà été, en 2011, l’élément déclencheur d’une vague de protestations contre les inégalités sociales. Yair Shamir, ministre de l’Agriculture très, très à droite, voit rouge: “Les Israéliens qui ont oublié l’holocauste et abandonnent leur pays pour un yaourt ne m’inspirent que de la pitié.” L’expatrié anonyme ne se démonte pas: “Notre cœur sera toujours en Israël et nous y retournerons quand ce sera possible d’y acheter un logement ou alors deux cartons de lait, du pain et du beurre sans avoir à solliciter un prêt bancaire.” Dans la foulée, des lettres arrivent aux grands quotidiens israéliens, inspirées par l’appel sur Facebook. Le journal *Yediot Aharonot* se fait leur relai. L’une d’entre elles, intitulée *Ce n’est pas pour le pot de crème que je pars*, fait sensation. L’auteur, 25 ans, y écrit: “Je sais que même si je travaille 20 ans en Israël, je ne pourrai jamais m’y acheter un appartement. J’ai du mal à comprendre qu’un appartement dans le Berlin branché coûte trois fois moins cher qu’un logement dans un état du Moyen-Orient vivant sous

la menace des missiles. Je le dis franchement au gouvernement israélien: bravo, vous avez gagné, nous sommes battus. Vous avez créé exactement l’économie que vous vouliez. Aujourd’hui, l’État d’Israël est une nation pour riches, pour les employés des nouvelles technologies et pour les enfants de généraux.” Denis Charbit, maître de conférences en sciences politiques et en sociologie à l’université ouverte d’Israël, analyse le mouvement: “J’y vois une volonté de signifier à Israël que l’avenir passe par l’ouverture, le cosmopolitisme et non la radicalisation à laquelle on assiste aujourd’hui dans le pays.”

“Ma sœur m’a traité de traître”

Gottlieb-Dunkel-Straße. L’atelier de Noa, excentré, a un prix très avantageux. Penchée sur son travail, elle sectionne des morceaux de barbelés, puis les assemble pour en faire des formes humaines. “Je détourne ces objets de malheur, explique-t-elle tout en caressant son ventre de femme enceinte. J’en fais quelque chose de joyeux et je règle mes comptes avec mes fantômes.” Arrivée le jour de la commémoration de l’Holocauste, Noa a

choisi Berlin pour son enfant à naître. “C’est un garçon, je l’appellerai Giuseppe en hommage à mon grand-père”, dit elle tout en tortillant du fil, avant d’ajouter, dans un éclat de rire: “Joseph, c’est trop lourd, ça évoque Mengele ou Staline, donc mon grand-père comprendra que je change un peu le prénom!” Pourquoi avoir choisi Berlin? La réponse fuse, immédiate: “C’est le centre de la création artistique en Europe et ici, le mur est tombé alors que chez moi, il est tout neuf.” Ari, lui, est photographe. Élevé dans un moshav –une communauté agricole coopérative– par une mère devenue ultra-orthodoxe sur le tard, il évoque les conditions de son départ: “Ma sœur m’a traité de traître et presque tous mes amis m’ont tourné le dos. Je pense que beaucoup d’entre eux sont jaloux sans se l’avouer. J’aime mon pays, mais je ne veux pas être complice de l’apartheid qui y est instauré. Quand j’avais 11 ans, mon professeur principal m’a demandé devant tout le monde si j’étais prêt à me sacrifier pour mon pays. J’ai répondu horrifié: ‘Bien sûr que non!’ J’ai perdu tous mes potes de classe. Les années suivantes ont été un long processus de désillusion. Et me voilà aujourd’hui à Berlin. Une ville sans prétention, et sans jugement.” ●

TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR EE